

« La question est plus compliquée qu'elle n'en a l'air, s'est écrié M. Granel. Ce n'est pas tant la chute du cabinet entier que la retraite du ministre de la guerre qu'on veut amener. »

« Par suite de l'accord survenu entre le gouvernement et la commission du budget, la situation est la suivante : Le budget ordinaire de 1887 sera équilibré par les moyens des évaluations proposées par le ministre des finances et, pour le surplus, par un prélèvement de 65 à 70 millions sur le fond d'amortissement ; le budget extraordinaire sera de 400 millions ; 17 millions répartis, comme nous l'avons dit hier : guerre, 80 millions, travaux publics, 35 millions ; marine, 20 millions. Il sera alimenté par des émissions successives de bons d'emprunt au fur et à mesure des besoins. »

LE GÉNÉRAL BOULANGER

Après le duel Boulanger-Larointy, j'ai écrit ici le portrait de l'un des combattants. Le moment est venu de dessiner l'autre. Tous les deux ont leurs parts.

Le général Boulanger a eu le désir de prendre un fauteuil au Conseil général de Nantes. Sans la politique, cette gémme, on lui l'aurait offert avec plaisir. En définitive, le général n'eût jamais été là-bas, de par la politique qu'un second. Vaut mieux, pour lui, tenter ce grand jeu d'être le premier à Rome ! Et « Rome n'est plus dans Rome ». Rome est à Paris !

On a écrit que le général est fils d'un avoué de Rennes. Cela indiquerait que son enfance a été quelque peu fortunée. Je dois donc ajouter que M. Boulanger père, se décida de bonne heure à vendre son étude. Il s'établit à Nantes, en qualité d'inspecteur de la Compagnie d'assurance la *Brebonne*.

L'intérieur de famille n'était point d'or, pas même doré. Comme on dit chez nous, il y avait plus de pain que de beurre ! La mère était une belle anglaise, à qui le général ressemble beaucoup, selon la Loi, que j'ai constatée dans la plupart de mes portraits. Le jeune Boulanger entra à Saint-Cyr. Il fut partie de la promotion dite de Crimée. Il raconta plus tard, à un de mes amis, que, les jours de sortie, il déjeunait avec « un chausson de pommes » pour se payer un paire de gants *bonne fraise*. Tout le général Boulanger est déjà là !

Il débute dans cette apothéose militaire française, la guerre de 1870. Sous-lieutenant de dragons, est blessé et décoré. Désormais, il a de graves blessures, dont les cicatrices peuvent servir de médailles commémoratives de ses campagnes.

Il avait eu la poitrine transpercée. Elle resta longtemps à guérir. Capitaine à l'École de Saint-Cyr, il émervueillait les élèves par sa tenue coupée au goût caché et retenue par des rubans de soie noire. Très sévère, il faisait trembler les jeunes gens quand il s'écriait d'une voix un peu nasillarde : « Eh ! les ignares ! » Cependant il était très aimé. Presque tous les dimanche, il recevait des élèves dans sa petite maison près de la gare. Sa gracieuse jeune femme servait le thé et des grogs. Deux *babies* couraient dans le salon, tendant leurs joues aux futurs maréchaux de France. Une d'elles s'appelait *Yvonne* — petit nom si gracieux qui rappelle l'Océan breton !

Désormais, le général se souviendra de tous ceux qu'il a connus. Il les appellera par leurs noms. Sans aucun doute, il a chez lui une série de *fibres* par ordre alphabétique, rappelant, en petit, cet étouffant catalogue humain, qu'Emile de Girardin m'a montré.

En juillet 1870, il est en garnison à Nantes. Mais, placé dans un régiment de marche, il arrive à Paris un peu avant que les portes ne soient fermées. On le voit plus tard dire aux Parisiens : « J'étais avec vous dans l'immortelle, etc. etc. »

« La question est plus compliquée qu'elle n'en a l'air, s'est écrié M. Granel. Ce n'est pas tant la chute du cabinet entier que la retraite du ministre de la guerre qu'on veut amener. »

On sait le reste. A-t-il voulu couper la queue de son *chien*, comme Alibiédis ? Il a fait parfois des choses tellement insensées que leur incube, au cas où, dirait volontiers Boulanger pour lui, la France est à ce moment psychologique où elle cherche partout un homme. Le général Boulanger a dit : « C'est moi ! » Et la France a si grand besoin de le croire !

D'autre part, il sait reculer, comme dans l'affaire du général Saussier ; une vraie déroute il défait ce qu'il a fait. On peut dire que ce Breton a la particularité de ne pas être en tête. Il s'est tenu à l'écart, s'attendait à quelque ovation. Rien ! Mais, surtout, quelle curiosité ! Il s'assied sur l'unique fauteuil doré ! Longtemps, il a comme peur de regarder le public qui est en face. Est-il gêné par les effluves de ces milliers d'yeux ? Il se remue comme une femme qui commence à être hypnotisée. Il fait mine de lever avec son voisin, M. Legouvé, qui, semble très étonné ! C'est peut-être la causerie simulée d'un acteur en scène avec son voisin — pour conserver une contenance pendant que le rôle ne lui donne rien à dire. Enfin M. Legouvé paraît comprendre.

Le général a levé le fleuret et dit : « Vous pouvez commencer, messieurs. » Depuis 1870, nul homme n'a plus inquiété le public. Nous sommes loin du jour où l'un de mes amis me disait : « Ce général X... Boulanger, n'est pas un sabre ; c'est un raïssi ! »

« C'est, par-dessus tout et tous, un séducteur. Nul ministre de la guerre n'a fait plus de choses agréables et irritantes — et il est resté sympathique quand même. » Un des hommes qui ont le plus vécu avec lui me dit qu'il y a dans le général du *félibre*. Diab ! Ce qui, semble un diminutif est en disant : « Voilà donc votre fameux général X... »

L'heure venait où ce général donnait la barbe à toute l'armée, seulement parce qu'elle lui va bien et cache le défaut de son masque : la trop forte saillie des pommettes ! Les mêmes gens qui crient encore contre Louis XIV, ordonnant les hautes perqueries pour déguiser l'ignorance de sa faute de prononcer à dire contre cet acte du général Boulanger.

Voici que la Chambre des députés acclame un de ses discours. Pendant cinq minutes nous avons eu un ministre qui a la majorité dans le Parlement. Voici que même des monarchistes comptent sur ce Monck et de républicains sur ce Cromwell. Les plus sceptiques disent : « Je lui pardonne même qu'il me mette des dents, à condition qu'il mette des dents mes adversaires. » Presque tous ceux qui sont, inévitables de l'heure présente sont tentés de se mettre à sa suite — ce qui lui ferait certes une longue queue !

« Clément Laurier m'a dit un jour : « En France, il faut qu'un ambitieux joue cette alternative d'entendre crier devant soi dans la rue : « Au pantalon ! » ou : « A la chienne ! » Je ne veux en aucun cas appliquer cet axiome national au cas particulier d'un soldat remarquable et d'un esprit merveilleusement doué du don d'assimilation. Mais il n'est pas possible de ne point faire remarquer que le général, suivi aujourd'hui par les acclamations, a bien failli être par des huées. »

Voici que les ministres, ses collègues, à qui il n'a jamais fait la fameuse menace — maladroite même qu'il me mettait dans les poches, le général en sera d'ants plus populaire et reviendra les jeter par la fenêtre. Regardez-le bien ! Il a deux masques. Un quand il n'est pas vu — un autre quand il se sent regardé ! J'ai surpris le premier, quand, après le dernier dîner des commandants de corps au Grand Hôtel, il a regardé, rassuré, son couple à un cheval. Il venait de passer trois heures avec les quarante généraux qui *quadrant* qui pourront représenter l'Académie militaire. Là, le trop jeune général devait être moins à l'aise qu'ailleurs.

Son chapeau était incliné sur son front. Les mains étaient enfouies dans les poches de son pardessus. Le dos était vu plus que jamais. Il avait l'air vieux, gelé. Il n'avait plus de regard. Son regard, un peu à la Napoléon III, mais d'ordinaire si pénétrant, qui est la principale arme défensive et offensive de ce séducteur ! La large raie qui sépare les cheveux par derrière lui donnait un aspect bourgeois tel que les quelques curieux qui attendaient son passage sur le Perron ne le reconnurent pas.

Dans le vide de la cour étaient deux jeunes mères et leurs deux filles de seize ans, à peu près — Parisiennes qui désiraient ardemment le voir. Ces enfants, certainement nées pendant la guerre ou le siège, au bruit des *cent et des cents* de canons répétés — comme des *cloues* d'empereurs — n'ont jamais eu, sans doute, plus que les autres, des âmes militaires. Et leur montrai le général Boulanger. Elles regardèrent vivement — puis se retournerent vers moi avec une expression de petite moue. Elles croyaient que je me moquais d'elles !

Le masque du général est tout autre, quand il se sent regardé. Des milliers de spectateurs l'ont vu, tout récemment, à l'assaut d'armes donné par le cirque Franconi. Tous les regards se tournèrent vers la porte par laquelle il entra. Comme avant-hier, à l'Hippodrome, vers la sortie du *topil*. Le voici. Légèrement penché en avant, il se balance comme un marin sur le pont qui tremble. En effet, notre sol tremble, se mordent entre eux jusqu'à la mort !

« Ah ! cela est grave ! dit le général X... en politique, je n'ai rien à dire. Je vois dans cette naissance popularité le besoin qu'a le pays d'un gouvernement personnel. C'est là une indication du sentiment monarchique. » Mais, pour la guerre, c'est autre chose ? qui nous indiquera, ô mon Dieu, à quoi l'on reconnaît, par avance, un général « de la race divine des grands généraux », dont parlait Bossuet ?

Le général Boulanger croit à son étoile — mais Gambetta et Paul Bert croyaient aussi à leur étoile. Au filons, fasse Dieu qu'il a la grande veille d'armes, notre peuple comme retrouvait parmi ses chefs toutes ces hautes individualités militaires, vieilles ou jeunes, que la politique met aujourd'hui de côté ! L'armée française n'est point, comme Bismarck appelle l'armée allemande — l'armée d'un Empereur ! Elle n'est pas non plus l'armée d'un Parlement ! Elle est l'armée de la Patrie !

« Imaginez-vous que nous avons attendu, lui et moi, pendant vingt minutes les préparatifs de nos félons. Nous faisons les cent pas, le général et moi, dans nous parler. Tout à coup, il s'arrête, me regarde avec l'œil que vous savez, et me dit doucement : « Je crois, monsieur de Larointy, que vous devez aller cette semaine à Nantes pour le conseil général. J'avais envie de lui répondre : « Dame, cela dépend... »

C'était le séducteur qui apparaissait tout à coup, et machinalement, dans un des moments les plus cruels qu'il y ait au monde : les minutes qui précèdent un duel au pistolet ! L'aspect du général est, quand il le veut, d'un soldat brillant et très sympathique ; il paraît encore plus jeune que son âge, quarante-neuf ans. Cependant les tempes sont bien ridés — sans doute par ce sourire de tout le sommet du masque, qui il a quand il veut séduire, et il le veut souvent. Parfois, dans un salon, il oublie ce ridés, agréable à l'extérieur et lumineux, qui reste quelque temps comme une *brûlure* qu'on a oubliée d'éteindre.

« C'est avec les hommes, et c'est froid, dit-il. Il semble entendre une patiente résignée, après avoir discuté, en faisant avec son long non un petit mouvement d'encensoir. Le front est bas — mais il est si bossu qu'il peut être celui d'un esprit supérieur. Sa tête, la tête trop exigüe, fuyante et rebécine au sommet, étonnerait d'un homme tel que lui, — si l'on ne constatait pas son animalité particulière. C'est le crâne d'un grand oiseau de proie. »

La barbe, plus claire au milieu du visage, rappelle les plumes à deux teintes qui entourent le nez et le bec de l'oiseau fauve. Les yeux gris très voilés ont un caractère étrange. Ce ne sont point ceux d'un aigle qui fixe, dit-on, même le soleil, — mais ceux d'un grand faucon qui regardent, mi-voiles, le jour trop vif.

Quant aux mains, qui ont une bague à pierre et une alliance, elles sont très maigres, aux longues phalanges, les barbillons et les ongles des mains d'un artiste. Eh ! eh ! N'y a-t-il pas un véritable artiste dans ce soldat toujours préoccupé de la forme de la phrase et qui réussit des *traits* absolument littéraires ?

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Done, le général Boulanger, ce chef bavard de la Grande muette, est un faux bavard. C'est un discret caché. Il a été prudent dans la question qui prime tout, — la question étrangère. Il n'a pas dit aux Allemands, comme l'autre jour, quand il présidait l'assaut d'armes : « Maintenant, messieurs, la Belle ! »

Il a prononcé les paroles aussi prudentes que fêres — tout à fait celles qui devaient être dites, pas une de moins, pas une de plus. Ah ! pour ça, le pays tout entier lui crier : Bravo !

Je ne crois pas du tout à la guerre très prochaine. Cependant, elle aura lieu tôt ou tard, parce que la guerre est, hélas ! la saignée inévitabile, fâcheuse, hygiénique, qui fait vivre l'humanité ! Il faut qu'à certaines époques périodiques les hommes, pourtant également bons, se mordent entre eux jusqu'à la mort !

« Mais, pour la guerre, c'est autre chose ? qui nous indiquera, ô mon Dieu, à quoi l'on reconnaît, par avance, un général « de la race divine des grands généraux », dont parlait Bossuet ?

UNE VESTE DE MARIN

« Imaginez-vous que nous avons attendu, lui et moi, pendant vingt minutes les préparatifs de nos félons. Nous faisons les cent pas, le général et moi, dans nous parler. Tout à coup, il s'arrête, me regarde avec l'œil que vous savez, et me dit doucement : « Je crois, monsieur de Larointy, que vous devez aller cette semaine à Nantes pour le conseil général. J'avais envie de lui répondre : « Dame, cela dépend... »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Done, le général Boulanger, ce chef bavard de la Grande muette, est un faux bavard. C'est un discret caché. Il a été prudent dans la question qui prime tout, — la question étrangère. Il n'a pas dit aux Allemands, comme l'autre jour, quand il présidait l'assaut d'armes : « Maintenant, messieurs, la Belle ! »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

FEUILLETON DU 21 JANVIER 1887. — No 31

LA CASSETTE DE FER

Par Pierre ZACONNE

PREMIÈRE PARTIE

XVII

SURT.

Il eut presque peur et tira un revolver de sa poche.

Mais au moment où il allait peut-être faire feu, une voix s'éleva, qui se mit à chanter sur le mode ironique :

Tiens ! voilà Mathieu
Comment vas-tu ma vieille ?
Tiens ! voilà Mathieu
Comment vas-tu mon vieux ?

Caminade ! balbutia Lambert, en reprenant subitement son sang-froid.

— Et qui donc te repartit l'ex-baryton, d'un accent de bonne humeur.

— Que fais-tu ici ?

— Je sors de Beaumarchais.

— Est-ce que tu y serais engagé ?

— Ne blaguons pas Bibi !... Il y a mieux que cela ; il est question de le transformer en théâtre d'opéra, et j'en serai le directeur.

— Mazingotte ! tu te mets bien.

— Mais toi-même, repartit Caminade, que fais-tu par ici ?

— Moi ?

— Tout à l'heure, je passais rue Payenne... et je t'ai vu.

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »

« Et le prince de Bismarck vient de compléter le portrait du général Boulanger. Dans cette étonnante scène du Reichstag, où le chancelier de fer a été tout le long *convoité* et *bragaté*, on a cherché en vain dans le ministre de la guerre français une parole maladroite qui pût servir à la cause allemande. »